

l'œuvre du quatorzième siècle. Claus Sluter, génie mâle et un peu fruste, disparaît au début du quinzième siècle ; mais ses disciples lui survivent et leur ciseau ne le cédera pas à celui du maître. Ils auront le secret d'une souplesse que Sluter, flamand robuste et volontiers réaliste, paraît avoir dédaignée.

Bref, au point de vue de l'exécution, l'école de Dijon, au début du quinzième siècle, est en progrès. Elle atteindra son apogée vers 1450, et trente ans plus tard on constatera son déclin. Dire que Jacques Morel est un Bourguignon de doctrine, ou, en d'autres termes, un artiste imprégné de l'esprit flamand, à une époque où cet esprit gouverne, où sa prépondérance est partout sensible, c'est être dans le vrai, si l'on veut, mais la personnalité de Morel disparaît et reçoit une forte atteinte de cette insuffisante constatation. Nous disons insuffisante afin de bien marquer que le brevet décerné dans ces conditions à Jacques Morel, s'il est exact, ne l'est pas complètement et avec honneur. L'éloge auquel a droit Jacques Morel, c'est précisément d'avoir secoué le joug de l'école de Bourgogne dont il parle la langue, d'être sorti hors du rang, d'avoir fait preuve d'indépendance, avec mesure, avec goût, avec la supériorité d'un maître. Il est à Lyon. Dijon ne l'a pas vu dans ses ateliers. Le chapitre de l'église primatiale de Lyon se préoccupe d'élever le tombeau du cardinal de Saluces. Jacques Morel, ou mieux maître Jacques, c'est ainsi qu'on l'appelle, jouit d'une grande réputation. Architecte et sculpteur, Jacques est maître de l'œuvre de la cathédrale de Lyon. C'est à lui que s'adresse le chapitre. Le monument sculpté par Morel sera détruit en 1562. Regrettons-le, car cette disparition nous empêche de dire à quel degré s'est élevé l'artiste dans l'exécution.

Mais un document subsiste. M. Rondot vous a parlé du